

**Le divin, la conscience, l'art** ▶ Quels rapports tissent la folie et la foi ? ▶ Entretien avec Laza Nomenjanahary, aumônier protestant à Sainte-Anne ▶ L'Art brut et ses déclinaisons : des autodidactes inspirés

DOSSIER RÉALISÉ PAR MARTINE LECOQ

# La folie et le sacré



© KLAUS ROSE/DIWANKPPP

Serrer au plus près la différence entre une « irréalité morbide » et un « réel invisible »

## MALADIE MENTALE ET DIEU. Il peut sembler parfois que la foi s'apparente à un trouble mental, ou lui ressemble fortement.

**O**n parle aujourd'hui de « Fous de Dieu », mais qu'appelle-t-on au juste « folie » ? Si le mot a conservé son impact dans le vocabulaire courant, il n'a plus cours dans celui des spécialistes. D'abord parce qu'elle est plurielle, il n'y a pas qu'une folie.

Il serait déjà utile, pour commencer, de séparer les maladies mentales de ce qu'elles ne sont pas. Sont nommées ainsi les maladies psychiatriques, et elles seules. Des maladies neuronales qui engendrent une dégénérescence progressive du cerveau, comme la maladie d'Alzheimer ou ses sœurs, sont autre chose. Elles sont localisables, détectables lors d'examens poussés du

cerveau, tandis qu'aucun examen du cerveau ne peut constater ou identifier les maladies psychiatriques.

### Déviation du « sacré »

Cette impossibilité est d'ailleurs une de leurs spécificités. Car les rôles du psychique et du physiologique demeurent sans cesse à redistribuer : « *Dans certaines pathologies, comme la schizophrénie ou l'autisme, explique Jacques Thuile, psychiatre, les facteurs biologiques ou génétiques comptent beaucoup. On trouvera d'autres causes, bien sûr, environnementales ou éducatives, mais la balance penche en faveur des premières. Inversement, dans les troubles du comportement, par exemple, les facteurs*

*biologiques seront moindres.* »

On peut tenter de dénombrer les maladies mentales comme autant de sous-groupes variés. Le sous-groupe des troubles anxieux, par exemple, rassemble les paniques, les phobies, les troubles obsessionnels, compulsifs (« TOCS ») ou non, les posttraumatismes... Généralement, le malade a toute sa raison. Il peut réfléchir avec le thérapeute, envisager des solutions en vue de son traitement. Cela est frappant dans le cas des « TOCS ». Les malades souffrent d'un besoin compulsif qui les oblige à accomplir, répéter sans fin certains actes rituels censés les délivrer de l'angoisse, tout en demeurant, la plupart du temps, conscients de leur absurdité.

Nul doute, ici, qu'une sorte de déviation du « sacré » n'opère. L'aliénation superstitieuse au monde inanimé des objets devenus symboles, protecteurs ou menaçants, semble témoigner d'une révolte ignorée contre le matérialisme ambiant ou contre l'idée désespérante d'un monde strictement concret.

La longue liste des addictions forme un autre sous-groupe ; un autre encore englobe les dépressions, bien définies malgré le mot abusivement employé. Car n'est pas dépressif qui veut ! La dépression se signale par une série de symptômes en continu, chagrin, ralentissement psychomoteur, perte d'appétit, de sommeil, qui déterminent un véri-

## « Les maladies mentales entretiennent un rapport complexe avec l'idée de frontières, elles-mêmes lieux théologiques »

table effondrement psychique. Jacques Thuile commente : « *La dépression n'est pas à confondre avec la déprime. La déprime laisse au sujet le moyen de changer les choses par sa réflexion tandis que, dans la dépression, il ne peut que broyer du noir à travers un prisme déformant. Le ressort interne est complètement cassé, il n'y a pas de rebond.* » C'est après, seulement après, au réveil de l'énergie vitale ou lors du processus de guérison, que des conséquences positives peuvent être envisagées : l'examen des points fragiles remontés à la surface, la prise de conscience des forces de résistance insoupçonnées, le désir d'un changement radical de vie...

### Une juste conscience

Les troubles de l'humeur forment un autre sous-groupe. La bipolarité, comme son nom l'indique, fonctionne sur deux pôles. Au pôle maniaque (nul rapport avec ce qu'on appelle « manie » dans le langage courant), le malade se sent invincible, surhumain. C'est un état d'exaltation extrême, exactement l'opposé de la dépression, mais qui finit par y retomber. Pareil déséquilibre entre les deux forces fondamentales qui animent l'être humain, entre son « corps en esprit » si l'on ose dire, avec son activité cérébrale, motrice, sa projection dans l'avenir, et son « corps de repos », celui qui assure la continuité de la vie quotidienne, l'ancrage, le souvenir, a quelque chose qui « résonne » en nous spirituellement.

« *J'ai rencontré des cas de troubles mystiques dans la phase maniaque de la bipolarité. Des patients qui se prennent pour Dieu, confie Jacques Thuile, mais je traite ce délire comme n'importe quel délire. On délire avec ce qu'on est, avec ce qui nous constitue. La couleur environnementale joue beaucoup dans ce type de troubles, le fait d'avoir baigné dans un contexte religieux par exemple. Certains*

*schizophrènes aussi peuvent exprimer des troubles mystiques, mais c'est beaucoup plus déstructuré.* »

Parmi les croyants ou ceux qui sont à l'écoute d'une spiritualité quelle qu'elle soit, certaines confidences étonnent. Confidences de visions, de voix entendues, de rituels étranges, auto-inventés. Ces symptômes ne suffisent pas pour qu'on en déduise une pathologie. Surtout s'ils se manifestent chez des êtres dont on sent bien que la nature générale est saine, généreuse, respectueuse de l'autre. Un problème de notre société occidentale vient peut-être d'une forme de laïcité par trop intégriste, qui a tendance à ostraciser des sensibilités

plus exacerbées que d'autres. Puis, la folie est-elle toujours là où l'on croit ?

Mais il arrive que le croyant s'avoue lui-même souffrant, malade de sa foi. Pour apporter secours, il faudra donc pouvoir, à

un moment ou à un autre, serrer au plus près la différence entre une « irréalité morbide » et un « réel invisible ».

Raphaël Picon, professeur de théologie à l'Institut protestant de Paris, dit : « *Les maladies mentales entretiennent un rapport complexe avec l'idée de frontières, frontières entre le rationnel et l'irrationnel, le visible et l'invisible, le génie créatif et le délire. Or, ces frontières sont en elles-mêmes des lieux théologiques. On peut facilement se servir de références religieuses ou bibliques pour exprimer une radicalité. Qu'elle soit d'ordre politique ou religieux, à travers un fanatisme par exemple, ou qu'elle soit simplement l'expression d'un jusqu'au-boutisme dans lequel on s'identifie à la cause que l'on défend. La religion est par excellence un cadre disponible.* »

La juste conscience d'un trouble avoué exigera de qui écoute la déposition préalable de tout cliché, de tout concept préétabli. Il devra pouvoir l'étayer par d'autres faits qui la prouvent plus complètement : l'incohérence des propos, les actes négatifs qui en découlent, la souffrance du malade ou celle de l'entourage qui la subit. Face à pareil défi, si le médecin demeure indispensable, le théologien a sa note à apporter.

Raphaël Picon poursuit : « *Beaucoup de psychiatres, de psychanalystes, parleront d'un désordre des émotions qu'il leur faut, non pas rationaliser, cela est impossible, mais organiser. Et là, la prédication peut avoir elle aussi une vraie contribution thérapeutique. C'est d'ailleurs son rôle de clarifier, déconstruire, voire neutraliser, certaines images de Dieu. Un psychiatre n'aura pas la même autorité, évidemment, pour opérer un déplacement de cette sorte. Ajoutons qu'un clerc bénéficie également d'une somme de textes très féconde pour délivrer une parole. Non pas pour l'enseigner, car elle ne peut être enseignée, mais la faire vivre autrement.* » ■

MARTINE LECOQ

**ENTRETIEN.** Laza Nomenjanahary, aumônier protestant de l'hôpital Sainte-Anne, détaille les situations personnelles qu'il peut être amené à rencontrer chez les patients d'une structure psychiatrique.

## « Être avec eux un témoin de la grâce »

**Comment vivez-vous la différence entre votre travail de pasteur et celui d'aumônier d'hôpital psychiatrique ?**  
L'aumônier, à la différence du pasteur d'une paroisse, n'est pas maître des lieux. C'est une évidence qui peut devenir une contrainte. La paroisse est un lieu d'évangélisation avant d'être un lieu d'entraide : on y annonce la Parole de Dieu à des gens qui la fréquentent pour cela. C'est la distinction que je ferai avec l'aumônerie qui est surtout un lieu d'humanisation - l'annonce de l'Évangile ne peut y être qu'implicite. L'aumônier, à Sainte-Anne, peut-il ou doit-il être autre chose qu'un pasteur ? N'est-il pas envoyé comme tel à l'écoute des personnes qui souffrent ? Dès que je franchis la porte, l'esprit qui m'anime est celui du respect de l'autre et la conviction qu'il a une parole à exprimer, même dans le silence, même si c'est incompréhensible, incohérent, dérangeant, violent...

**Les malades ne font pas toujours la différence entre catholicisme et protestantisme. Cela vous gêne-t-il ?**

Quand les gens viennent vers moi, ils sont en recherche d'un mot réconfortant mais, dans un hôpital psychiatrique, ils n'ont pas systématiquement conscience de s'adresser à un théologien ou un homme d'Église. Mieux vaut être à l'écoute que les faire écouter. Mieux vaut être avec eux un témoin de la grâce et de la compassion qu'un homme de principes, fussent-ils religieux ! Devrais-je refuser le secours de la religion à la personne qui l'espère ou bien consentir à pratiquer ce qui n'est pas de ma tradition ? Je choisis d'obtempérer à l'attente du malade, car il serait inutile de s'opposer sous le prétexte d'une identité protestante.

Il m'arrive donc d'écouter une confession et de donner l'absolution. Le patient qui reçoit cette absolution ne perçoit pas (ou ne veut pas percevoir) qu'il n'est pas en présence d'un prêtre catholique. Son attente a été entendue et comblée. Souvent, il me faut prier avec les mots du « Je vous salue Marie » dans lesquels, vous vous en doutez, je ne peux pas me retrouver.

Ce faisant, ma conscience ne renie en rien l'appartenance à un protestantisme de conviction. Ni l'exercice de mon ministère (pasteur luthérien), ni mon être personnel n'en sont bouleversés. C'est une façon de décliner la parole de saint Paul qui disait vouloir se faire « tout à tous ».

**Ces malades hospitalisés qui vous cherchent, que veulent-ils ?**

Il y a plusieurs catégories de demandes qui ne sont pas toujours clairement exprimées. Certaines sont des délires mystiques, qui usent de thèmes célestes ou infernaux. D'autres s'expriment à travers des révoltes, des propos de haine, des injures, mais aussi par des paroles angéliques, des crises d'angoisse ou de mélancolie. Des patients s'adressent à moi afin que je sois, pour eux, « un pôle relationnel », ni familial, ni thérapeutique. Cela se traduit par un bref passage, juste se dire bonjour, ou un simple coup de téléphone. Ma particularité, mon identité de pasteur suscitent la curiosité parce qu'en France les protestants sont une minorité qu'on n'a pas eu l'occasion de fréquenter. Perçu comme « relativement jeune », cela étonne, et ma peau qui n'est pas blanche (je suis d'origine malgache) accentue l'exotisme de la situation. On a même remarqué mon allure « un peu décontractée », tandis que l'image traditionnelle du pasteur austère et tout de noir vêtu habite le fond des mémoires ou des imaginations.

Un autre type de demande est religieuse : le trouble psychique est marqué par une sorte de déroute, de perte de points de repères ou plus encore de détresse. Cela se traduit par un besoin de « certitudes » (Dieu existe), de « valeurs » (justice, bonté, vérité, amitié) ou d'« assurance » (Dieu m'aime-t-il vraiment ?).

**Certaines demandes vous étonnent-elles, vous remettent-elles en cause ?**

Une rencontre avec quelqu'un qui souffre psychiquement ne peut se faire qu'en vérité, il n'y a place pour rien d'artificiel. Avant une rencontre et pendant qu'elle se vit entre deux personnes qui ne se connaissent pas, je ressens toujours quelques appréhensions. La personne malade ressent très vite ma disposition à écouter ou ma distraction. Cela m'invite à me connaître et à apprivoiser mes limites.

Un monsieur, qui, à chaque fois qu'il me croisait, à la cafétéria, dans le pavillon où se trouvait sa chambre ou ailleurs dans l'enceinte de l'hôpital, me posait cette question : « Est-ce que tu crois en Dieu ? » Pourquoi s'adressait-il à moi avec la même question ? Il savait bien que je suis aumônier. Jusqu'à maintenant, je ne trouve aucun élément de réponse. Mais je la prends comme un rappel qui me permet de réfléchir sur ma foi, ma pratique de l'Évangile : « Est-ce que je crois vraiment en Dieu ? » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR M. L.

**MOUVEMENT ARTISTIQUE.** Initié par Jean Dubuffet, l'Art dit « brut » s'est décliné dans de multiples « écoles » révélatrices de son dynamisme et d'une vision du monde totalement à part, bien loin d'un Art contemporain ultraconceptuel. L'inspiration religieuse est présente, même si elle demeure foncièrement individualiste, voire hérétique.

## Une foi hors normes

**C**'est à l'artiste Jean Dubuffet que l'on doit le concept d'Art brut. Concept né, en 1945, de son intérêt pour les productions asilaires psychiatriques ou « Art des fous », puis pour celles issues de personnes « indemnes de culture artistique » (selon sa propre expression). Sa collection est devenue le musée d'Art brut de Lausanne, premier de tous, et celui qui, aujourd'hui encore, recèle le plus de trésors. Dépourvu d'intentions commerciales, Dubuffet visait seulement à « faire connaître », abondant ainsi dans le sens du Facteur Cheval qui disait : « *Fils de paysan, paysan, je veux vivre et mourir pour prouver que dans ma catégorie il y a des hommes de génie et d'énergie.* »

Lors d'une exposition d'Art brut, on regarde, on admire, on ne comprend pas bien, tout au moins au début. On cherche la raison, la raison introuvable, qui pousse des êtres humains à s'adonner compulsivement à un mode d'expression pictural, graphique, plastique, pour lequel ils n'ont reçu aucune formation préalable. Certaines œuvres agrippent puissamment au passage. Elles plongent dans le mythique, le magique, le religieux de notre existence, avant la cristallisation de toute

forme de croyances. Ces créateurs qui ne se désignent pas eux-mêmes comme artistes font bel et bien de l'art.

### Une relation gratuite

Martine Lusardy assume depuis 1994 la direction de la Halle Saint-Pierre, le musée d'Art brut de Paris : « *Notre première exposition montrait cinq collections francophones. C'était une récapitulation de la création hors normes au sens large, de la plus "autiste" à des productions plus professionnelles. Les auteurs présentés n'étaient passés ni par des écoles, ni par le circuit habituel de légitimation de l'art, les musées, les galeries...* » Au bout de vingt ans, cela fonctionne encore. Plus que jamais. Il y a beaucoup de raisons à cela, l'essoufflement d'un Art contemporain ultraconceptuel ou ultra-intellectuel, le prix inaccessible de ses œuvres, le marché qui peine à se revivifier.

Enfin, l'engouement irrésistible d'un public d'amateurs (au sens noble du terme) qui trouve là une alternative au modèle social et artistique dominant. Bien sûr, il ne s'agit pas de dresser l'Art brut contre l'Art contemporain, mais faire exploser cet idéal de la pensée unique que les tenants de ce dernier contribuent à instaurer. Prendre en



© SIR JOHN ROTHSTEIN, DIRECTOR OF TATE GALLERY 1938-64. HENRY BOXER GALLERY

**Collector of souls,  
Donald Pass**

compte la complexité humaine, avec sa part irrationnelle. « *Ce que les auteurs d'Art brut font, ils ne le font pas pour l'autre, ou bien ils le font pour le Grand Autre*, poursuit Martine Lusardy. *Leur relation au monde est totalement gratuite. Elle s'oppose au slogan selon lequel tout ce que l'on fait doit être utile. On ne peut qu'être interrogé par des gens si différents. Des gens mis de côté, considérés comme aliénés, qui, tout à coup, incarnent notre espace de contestation possible, notre rébellion, notre liberté.* »

Si l'on demeure limité à sa définition, l'Art brut peut paraître restrictif, et il est intéressant de l'ouvrir à des courants parallèles qui portent d'autres noms, mais ne frayent pas non plus avec le courant dominant. Ainsi l'Outsider Art, l'Art visionnaire, l'Art singulier, le Folk

Art... Voici quarante ans que Laurent Danchin, écrivain et critique d'art, se passionne pour ces arts-là : « *Parmi les autodidactes inspirés, qui ne savent ni dessiner ni peindre au sens professionnel, mais ont quelque chose de très fort à exprimer, beaucoup se réclament d'une inspiration religieuse. Une inspiration qui fait appel à des notions de divin, d'au-delà, mais foncièrement individualiste, complètement hérétique.* »

En France, on occulte un peu cet aspect, on le mentionne dans les biographies comme une curiosité, voire un symptôme, non comme une nécessité vivante. Si l'on revient à Dubuffet, il est clair qu'il ne peut y avoir, selon lui, de religion dans l'Art brut. Laurent Danchin raconte : « *Un merveilleux sculpteur, Joachim Vicens Gironella, républi-*

*cain espagnol mais catholique, s'était mis à créer des bas-reliefs en liège qui éblouissaient Dubuffet. Puis il s'est lancé dans une fresque inspirée de la vie de saint François d'Assise. Dubuffet l'a rejeté de l'Art brut, ce dont il est resté meurtri. Marginal de l'art marginal, c'est dur !* » Si, dans son concept, l'Art brut ne peut coexister avec une culture reconnaissable, les faits prouvent pourtant souvent le contraire. Christianisme, bouddhisme, judaïsme, islam se conjuguent chez ce type d'auteurs dans un pêle-mêle syncrétiste. Pour eux, toutes les religions mènent à un autre monde de même qu'elles sont une évasion hors du dénuement social et de la misère.

Aux États-Unis, la tendance mystique chrétienne a conservé sa fraîcheur dans le Folk Art, surtout le Black Folk Art. On y trouve des croyants, ou des missionnaires spontanés qui, pour montrer à leur auditoire ce dont ils parlent quand ils prêchent, se muent en peintres involontaires. Ainsi, la colossale Sister Gertrud Morgan, issue d'une Église baptiste de La Nouvelle-Orléans, compose-t-elle des chansons aux titres évocateurs et naïfs : *Jésus est mon avion* ou *Jésus est mon copilote*, puis peint ce qu'elle chante pour mieux enseigner ses fidèles. La Bible demeure une source d'inspiration très vivace. Laurent Danchin commente : « *Les auteurs aiment puiser dans le récit de la Création, Adam et Ève, ou l'Apocalypse, c'est-à-dire le livre qui ouvre la Bible et celui qui la referme, les deux extrêmes. Chez les Noirs américains, le thème du bien et du mal, la lutte en soi-même et dans le quartier où l'on vit, revient incessamment. L'enfer, c'est la drogue, l'alcool, le sexe, l'abandon du domicile conjugal.* » ■

MARTINE LECOQ

## Quelques noms...

**Les traces mystiques des Arts** hors normes sont bien décelables à travers certaines de leurs figures majeures. Parmi les créateurs d'environnements, le Facteur Cheval construit un Palais qu'il appelle d'abord « Temple » tandis que Nek Chand, à Chandigarh, convertit une forêt en « Jardin de tous les dieux et toutes les déesses ». Plus empreint de christianisme, Giovanni Battista Podesta, ouvrier italien, donne forme à de petites sculptures dont les panneaux sont des sermons. Louis Soutter peint avec ses doigts des Christs-Revenants, le Catalan Anselme Boix-Vives, des christs toreros ou lunaires. Séraphine de Senlis fouille la nature comme une sorcière médiévale pour concocter ses pigments secrets, mais hante aussi

les églises pleines de vitraux, Aïse Corbaz, amoureuse du faste imaginaire et des têtes couronnées, honore, quoique protestante, le pape comme roi des croyants<sup>1</sup>. À la charnière de la religion et de l'ésotérisme, l'Art médiumnique, les croyances parapsychologiques jouent aussi un rôle décisif. En Art visionnaire, on assiste à des apparitions de fantômes ou d'esprits qui scellent le pacte entre morts et vivants. Les magnifiques compositions de Donald Pass, issu de la culture savante, mais qui, à la suite d'une révélation dans un cimetière, ne peindra plus que du « vu » intérieur, donnent corps à l'Étrange et sonne par ses anges enflammés une résurrection des morts permanente

M. L.

### À VOIR

« Raw Vision »

Halle Saint-Pierre

2, rue Ronsard,

Paris 18<sup>e</sup>

01 42 58 72 89

jusqu'au 22 août.

### À LIRE

Aux frontières  
de l'Art brut

Laurent Danchin

Éditions Lelivredart

640 p., 28 €.